

ARNAUD DE LA GRANGE

**LA PROMESSE  
DU LARGE**

roman

*nrf*

GALLIMARD

ARNAUD DE LA GRANGE

**LA PROMESSE  
DU LARGE**

roman

*nrf*

GALLIMARD

ARNAUD DE LA GRANGE

LA PROMESSE  
DU LARGE

roman

*nrf*

GALLIMARD

*À Emmanuelle*

« Il doit y avoir quelque chose d'étrangement sacré dans le sel. Puisqu'il est dans nos larmes et dans la mer. »

Gibran Khalil GIBRAN

J'ai grandi face à l'assassin de mes parents. Le jour, la nuit, il était là, devant mes yeux, dans mon dos. Je sentais son odeur et son souffle, sa respiration lente aux heures clémentes et saccadée les jours agités. Tour à tour sombre et lumineux. Puissant, immense, d'une grande arrogance. Je ne pouvais rien contre lui, alors je le fuyais.

À Kinslee, l'océan était partout, dans le vent et le recoin des âmes. De tout son poids il pesait sur la vie. Il avait dicté la courbe des rues et la disposition des maisons, façonné le destin des hommes, distribué les joies et les tours de malheur. Seigneur incontesté des lieux, l'Atlantique était charmeur et brutal, sans morale ni remords. Je voyais bien qu'il ne regrettait pas de m'avoir enlevé mes parents avant que je puisse me souvenir d'eux. Il avait déjà dévoré des milliers d'hommes et continuerait à le faire. Depuis la nuit du monde, ce tribut était consenti. Il fallait que j'accepte, moi aussi. Que je vive au bord du gouffre ayant englouti ceux qui m'avaient fait naître. J'avais onze mois et sept jours quand ma mère et mon père m'avaient laissé seul.

Malgré tout leur amour de substitution, mes grands-parents n'avaient pas saisi le supplice qui était le mien. De toute façon, le choix ne s'offrait guère à eux. Ils n'avaient ni le cœur ni les moyens de déménager. Mon grand-père tenait un chantier naval, activité qui crée quelques obligations

géographiques. Kinslee était une bourgade sage que le déclin de ses industries engourdissait encore. La ville vieillissait en se vidant de son jeune sang. Elle était de roche, de sable et de l'herbe de ses arrière-gardes. Des ruelles en escalier dégringolaient vers le port. L'été, le soleil peinait à se glisser entre les façades hautes. L'hiver, le vent sautait les marches et jaillissait sur les quais en cascades glacées. Les pavés étaient encore glissants de la sueur des hommes et des grues inertes tendaient leurs doigts étiques vers un ciel impassible. Leur temps était passé et leurs quémantes vaines. L'eau des bassins se désolait du calme. À l'orée de la jetée, une chapelle veillait. On la sentait lourde d'avoir accueilli tant de vœux non exaucés. Au point haut siégeait le fort, aux murailles striées d'yeux et à la tour vigilante. Il disait les convoitises et la fièvre des assauts, rappelait à la ville l'âge où elle suscitait le désir et l'envie.

Entre mes deux versants familiaux, il n'y avait pas eu d'affrontement pour savoir qui prendrait le relais de mes parents disparus dans un naufrage d'hiver. Du côté français, mes grands-parents avaient rompu avec leur fille bien avant sa mort et ne voyaient pas l'intérêt de renouer avec son sang. J'avais donc atterri dans la famille irlandaise de mon père. C'était sans doute mieux ainsi. Il y a chez ce peuple un sens de la joie dans le tragique qui ne pouvait que m'être bénéfique.

Tout n'aurait pas été si mal si Kinslee n'avait été un port. Je m'évertuais à tourner le dos à la mer en même temps qu'à ma douleur. Cela paraît absurde de vivre au bord de l'eau en la fuyant sans cesse. J'y arrivais, pourtant. C'était à la fois un jeu puéril et une nécessité profonde. Par ce geste, il me semble que je refusais de me soumettre. Pour aller de la maison à l'école, je m'étais tracé un chemin qui jamais ne me faisait entrevoir la plaine océane. Je rusais, contournais. J'avais réussi à trouver des rues où toujours un obstacle brisait la perspective. Il y avait juste un passage à découvert pour traverser la grand-rue dévalant de l'église jusqu'au port. Je

le franchissais comme on bondit d'une tranchée sur un glacis balayé par les balles. Un coup d'œil à droite, un autre rapide à gauche, et je fermais les yeux avant de m'élancer. J'aimais ce frisson qui me donnait l'impression de narguer mon fichu destin. Quand le vent faisait dévier la trajectoire, le réel se rappelait parfois à moi sous la forme d'un trottoir anguleux. Mais la paix de l'âme valait bien quelques bosses.

Ces chutes répétées laissaient pantois le quincaillier dont la boutique faisait le coin de la grand-rue. Un jour où j'avais voilé un peu plus la roue de mon vélo, il avait lancé à la cantonade :

— Il est vraiment con, celui-là ! Il passe tous les jours par là et il ne sait toujours pas prendre le virage.

L'été, les choses se compliquaient. En boudant baignades et jeux de plage, je m'exposais aux quolibets. Mes camarades avaient fini par me surnommer « le terreux ». Sans méchanceté, car ils voyaient bien le malheur posé sur mon épaule. Ce fond de tristesse que j'essayais de cacher n'échappait pas à leurs cœurs enfantins. Il y a un instinct pour cela. Mes compagnons me plaignaient sincèrement mais je leur faisais peur. On s'éloigne des êtres marqués.

Un jour, pourtant, leur indulgence avait failli. À la fin d'une sortie scolaire où nous devions suivre le trait de côte pour illustrer le cours de géographie, le signal de la baignade avait été lancé. Une poignée d'élèves s'étaient jetés sur moi pour m'entraîner à l'eau. J'étais le seul à ne pas m'être mis en maillot.

Je m'étais débattu, sans grand succès face à cinq ou six assaillants. Des cris scandaient leur prise :

— À l'eau, à l'eau ! On va lui faire boire la tasse en entier !

Comment leur en vouloir ? Certains ne savaient pas, d'autres avaient oublié que mes parents avaient bu la tasse, et la carafe, et le tonneau, et l'océan tout entier. Jusqu'à ce que leurs poumons engorgés ressemblent à un tas d'algues.

J'avais griffé, mordu, frappé, avant qu'on me lâche. Puis j'avais rattrapé le meneur, l'avais plaqué contre le sable dans les vaguelettes et j'avais cogné et cogné encore d'un bras devenu battoir. La vue du sang délayé par l'écume ne m'avait pas arrêté. Tiré en arrière par notre professeur, j'avais laissé Brian presque assommé, suffoqué par l'eau, lèvre fendue, nez gonflé et œil gris. J'avais été exclu huit jours du collège. « Doit réfléchir aux conséquences de ses actes incontrôlés », était-il écrit sur mon bulletin. Brian était un type bien. Nous nous étions vite réconciliés. Ce bon camarade s'était même excusé et sa mansuétude m'avait fait honte.

Côté adultes, c'était autre chose. J'étais celui qu'on plaint, aux heures bienveillantes et quand cela ne dérange pas trop. Objet de leur charité, j'étais utile à ceux qui me côtoyaient. Ils se trouvaient du cœur. D'autres devaient se rassurer, constatant qu'il y avait plus triste que leur vie grise. On m'avait assigné un rôle. Alors j'offrais le spectacle attendu, celui de l'orphelin cherchant à se faire aimer.

Mes grands-parents m'aimaient, c'était dans l'ordre social et biologique des choses. Mais, plus que d'affection, ils m'entouraient de soins. On me protégeait mais je n'étais pas porté. Il me manquait cet amour viscéral, en ligne directe, celui qui permet de se jeter dans la vie et de prendre des risques. Une base arrière de tendresse que seuls une mère ou un père peuvent offrir.

Les nuits parfois étaient d'acier. Je me réveillais percé par une lame d'effroi. Alors je m'asseyais au bord du lit et priais à ma façon. J'implorais la paix des rêves, une trêve tout au moins. Je peuplais le noir d'ombres familières, guettais les bruits du parquet au-dessus de ma tête. La douceur venait. J'imaginai mes parents, à l'étage supérieur. Ma mère m'avait embrassé un peu plus tôt et elle serait là le lendemain, ses lèvres chaudes dans l'air vif du matin. Ma respiration s'apaisait, mon sang coulait plus doucement. Mon corps basculait en arrière et je me glissais sous les draps, recroquevillé sous les couvertures. Les larmes se faisaient chaudes. J'aurais tant voulu que revienne le temps de l'innocence. En fait, je ne l'avais jamais connu. J'étais né au bord d'un tombeau.

Je n'avais pas peur de la mer, elle me répugnait. Je nageais, mais en piscine. Domestiquée, l'onde des bassins me convenait. L'homme a sur elle la main, il peut la refroidir, la réchauffer, l'agiter même et la faire disparaître d'un simple mouvement de vanne. Coincée entre quatre parois, l'eau est à sa merci. Avec la mer, c'est différent. L'homme ne maîtrise rien, sauf la liberté de ne pas céder à son appel.

La maison de mes grands-parents avait le bon goût de regarder vers les champs plutôt que vers l'océan. Posée en lisière de la ville, elle semblait toujours prête à glisser sur la pente herbue. De ses fenêtres, tout était vert, calme et merveilleusement immobile. Les tempêtes n'agitaient que les branches des grands arbres, le monde était stable. Des chemins creux s'enfonçaient dans la campagne comme les nervures d'une feuille. En éloignant des falaises et du bruit du ressac, ils menaient aux prés et aux collines. C'est toujours vers ces terres intérieures que j'attirais mes camarades. Lors de l'une de nos incursions, j'avais trouvé une maison abandonnée vite adoptée comme quartier général. Nous nous y rendions comme on entre dans un livre. Ces escapades avaient été baptisées « virées fantômes ». La bâtisse était recouverte d'autant de questions que de ronces

serrées. Elle semblait avoir été abandonnée à la hâte. « C'est Pompéi sans la lave », avait dit Brian. Nulle cendre ici, mais beaucoup de poussière. En couche épaisse, elle recouvrait la vaisselle disposée sur la table, les verres encore debout, les meubles et les livres. Je me demandais pourquoi ces lieux avaient été ainsi désertés. Un drame exceptionnel ou la misère ordinaire ? Sur la raison de cette fuite, je ne voulais pas interroger mes proches et j'avais exhorté mes amis à s'en abstenir. La réalité n'aurait sans doute pas été à la hauteur de nos imaginations. Elle risquait de rétrécir le monde que nous nous inventions.

Heureux de nous couler dans cet univers, nous n'avions pas tous la même perception des choses. Brian, Sean, Cillian et les autres aimaient hérissier leur peau d'enfant. Ils flattaient leur inquiétude, se frottaient au malaise dans cette bicoque maudite. Quand nous repartions, ils respiraient en grand. Moi, je me sentais bien dans ce monde au temps arrêté. J'imaginai les occupants de la maison partis pour un long voyage, comme mes parents. En leur compagnie peut-être, en voisins, en amis. Ils rentreraient un soir de printemps et la table serait parée pour un dîner de fête. Nous serions invités, en famille. Si cette maison était hantée, ce n'était que par mes rêves. Et c'est en ressortant que je frissonnais. La malédiction, pour moi, c'était le réel.

La demeure familiale était moins poussiéreuse mais sentait fort le passé. Au rez-de-chaussée, la pièce à vivre avait viré au musée dédié au couple disparu. Sur les meubles, des cadres de toutes tailles enfermaient les photographies de mes parents, de mon père surtout. Jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans, il m'arrivait de les retourner. Un par un, surtout les clichés pris en mer. Le seul que je tolérais avait pour décor une station des Alpes françaises. Mes parents étaient accoudés à la balustrade d'une chambre d'hôtel ouvrant sur le mont Blanc. Ma mère portait un chandail à col roulé rose pâle et des lunettes noires qui lui donnaient des airs de maîtresse

d'armateur grec. Mon père l'enlaçait par les épaules et souriait, pour une fois. Tous deux regardaient l'objectif avec cette intensité destinée à montrer que l'on est heureux. Je ne pourrais jamais savoir s'ils l'étaient vraiment.

Excédée par mon obsession à masquer ces souvenirs, ma grand-mère un jour m'avait giflé en hurlant : « Tes parents, Aidan ! Comment peux-tu escamoter tes parents ! Tu es un monstre ! »

J'étais un monstre, sans doute, mais une bête sans griffes ni dents. Un monstre triste. Je crevais d'amour rentré, j'en voulais tant à mes parents pour leur abandon précoce. Je ne savais pas encore parler quand ils avaient disparu et j'aurais dû garder le souvenir de bras aimants ? Me souvenir de la chaleur d'une peau maternelle, de la douceur de lèvres posées sur mon ventre ? On voulait me faire grandir sous le regard d'êtres que je n'avais pas connus. Mais on n'embrasse pas des spectres.

Je ne voulais rien savoir du naufrage qui avait emporté mes parents. Avec le recul, je me dis que cette étrange attitude relevait d'un réflexe de protection. Je redoutais le triviale des images, la matérialisation de la mort. Le voile décent du mystère me semblait préférable. Ma cécité volontaire m'avait mené plus loin. Puisque la mer avait tout avalé, j'avais fini par me persuader que je n'étais d'aucun ventre, de nul sang. Orphelin de père ou de mère, j'aurais été aimé à moitié. Perdre ses deux parents rend la tristesse insécable. Le vide, sans ressauts auxquels se raccrocher. La nuance m'était interdite puisque le drame était absolu. Alors je préférais tout nier, jusqu'à mon ascendance. On souffre moins de ce qui n'a pas été. Je vivais les mains devant les yeux, comme sur mon vélo dans la grand-rue de Kinslee.

C'était une force, voulais-je croire. Je n'étais accroché à personne. En n'héritant de rien, je me créais moi-même. Je ne découvrais pas le monde à

travers des yeux aimés, j'abordais la vie sans filtre. Nulle trace à suivre. La liberté de l'orphelin.

Voilà ce que je me disais, avant ce jour de mai de l'année de mes vingt-six ans.

La mort plane au-dessus des bateaux comme un oiseau des tempêtes en vol stationnaire. Les flots s'irisent sous les lances de lumière qui percent les nuages. Des voiles déchirées giflent l'air, un espar brisé cogne contre une coque. Le cri des équipages est couvert par celui de l'ouragan. Des marins évacuent un navire dans un canot de sauvetage. Le pilote tente de maintenir la barcasse face à la lame mais elle enfourne dans un mur d'eau. Les vagues se hissent jusqu'au ciel et retombent dans un bouillonnement d'eau verte et d'écume. Elles tentent d'arracher marins et passagers à leur fragile refuge. Des corps glissent vers l'abîme, des bras se tendent, des yeux béants de peur cherchent un signe de salut.

Sur une autre embarcation en aussi fâcheuse posture, un matelot se tient les bras en croix sur un bout de mâture. Un supplicié de l'océan. Par quel orgueil les hommes ont-ils cru pouvoir maîtriser la nature ? Ils ont perdu la superbe qu'affichaient leurs voiles hautes et leurs grands pavillons. Le vent attise la rébellion des flots. Fouettées par les airs fiers, les lames relèvent la nuque. C'en est fini de ployer sous l'étrave des hommes. C'est une empoignade vitale, un combat venu de la nuit du monde.

Plus loin, la mer repart à l'assaut d'une coque abandonnée. Les vagues se pressent autour de l'esquif aux abois. Elles tiennent leur proie, même si toute chair humaine a fui. S'en saisissent, la secouent en tous sens,

s'apprêtent à la déchiqueter. Sur la toile émeraude, le mât décrit des arabesques. Le vent sonne l'hallali.

Sous mes pieds, le plancher tangué. Je me sens glisser sur ce pont incliné, au risque de m'évanouir dans le néant marin. Autour de moi, tout chahute et s'anime. Muscles raides, yeux voilés, de la fonte sur le sternum. Je recule de trois pas pour échapper à la poigne des masses d'eau. Il fait si chaud tout à coup, l'air manque.

Une main sur mon bras et une voix douce perce le tumulte.

— Ça ne va pas, Aidan ? Nous aurions dû déjeuner avant de venir ici. Viens t'asseoir.

Kate me guide jusqu'à une banquette posée au centre de la salle. Avec le recul, les détails du tableau se dérobent. Je ne vois plus que la furie des flots dans une lumière de crépuscule. Mon cœur ralentit sa cavalcade, je reprends pied. Je perçois de nouveau les bruits feutrés du musée, le murmure des visiteurs, les pas qui glissent sur la cire fraîche. Son manteau sur le bras, une femme me regarde comme si je revenais de loin avant de s'éloigner. Assises en tailleur dans un coin, des écolières en uniforme bleu marine dessinent sur de grandes feuilles quadrillées.

— Turner est un magicien. Je me demande comment il peut donner autant de puissance au spectacle du monde.

Les mots de Kate me parviennent étouffés. Un gardien vient s'enquérir de mon état. Je me sens stupide de ce malaise devant une fille que je vois pour la deuxième fois. C'est elle qui a proposé de nous retrouver à la Tate Britain, où j'avais honte de n'avoir jamais mis les pieds après tant de séjours londoniens. Dans son esprit, je crois que cette sortie culturelle avait

valeur de test. C'est réussi, elle ne pourra penser que l'art me laisse de marbre. Comment un tableau a-t-il pu me faire ainsi vaciller ? « Le naufrage », est-il simplement écrit sur le cartel, 1805.

Mes yeux se détournent pour se poser sur les autres toiles qui tapissent les murs de la collection Turner. D'inspiration italienne, elles transpirent moins de violence. La Rome ancienne trône en majesté avec une représentation du Forum et la scène des cendres de Germanicus rapportées par Agrippine. Mais c'est dans la baie de Baïes, à quelques encablures de Naples, que je trouve refuge. La mer y est sereine et la nature paisible. Au premier plan, la sibylle de Cumès demande à Apollon de la laisser vivre autant d'années que sa main peut retenir de grains de sable. La douceur ensoleillée de ce paysage de Campanie apaise mon œil bousculé par la tempête.

Je reviens vers le naufrage. Tout est si sombre ici. De jais le ciel, noire la mer hormis lorsque la crête des vagues dévoile des ourlets blancs. Le chaos des eaux dévore les détails. Je me lève et m'approche, captivé par la puissance écrasante de la nature que le maître a su retranscrire. Kate a raison, tout crie une énergie monstrueuse. Même le meilleur des capitaines ne pourrait se retrouver dans cet enchevêtrement de vagues. Le canot situé au centre de la scène coule presque sous le poids des naufragés. J'essaie d'imaginer leurs pensées affolées. Se savent-ils perdus ? Ou espéreront-ils jusqu'à l'ultime moment que la mort est pour les autres ? Je veux croire que certains vont s'en tirer. Soulevée par une lame scélérate, une autre embarcation menace pourtant de les écraser.

Au milieu de l'esquif, une femme me fascine. Appuyée sur un homme prostré qui se tient la tête entre les mains, elle tend le bras. Implorante, paume ouverte dans l'espoir d'un secours. Ma mère a-t-elle cherché elle aussi qu'on la retienne dans la vie ? A-t-elle senti cet envahissement salé

dans sa bouche avant de suffoquer ? Ou bien le froid lui avait-il déjà ôté toute conscience ? Je cherche un signe d'espoir. Je crois le déceler en haut du tableau, à gauche. Dans une déchirure du ciel noir, une traînée de lumière qui semble annoncer l'accalmie après le déchaînement. La paix des flots reviendra, mais auparavant la mort sera passée.

La nuit qui suivit fut de fièvre et de veille. Je passai mon temps à rejeter les draps avant de m'y enfouir de plus belle. Kate était persuadée que j'avais été frappé du syndrome de Stendhal, qui bouscule à la fois le corps et l'esprit de ceux submergés par une émotivité excessive en contemplant une œuvre d'art. J'avais renoncé à lui confier la source de mon vertige. Étrangement, une représentation artistique avait mis des images sur le drame de ma vie. Sans doute parce que l'art parle à l'âme plus qu'à l'intelligence. Parce que Turner ne démontre rien mais offre à voir et s'adresse à nos sens. Maître des éléments, il est aussi le peintre de ce qui nous échappe. La force du tableau avait bousculé mon imaginaire plus que ne l'aurait fait une photo ou le simple usage de la vue.

Je crois aux résonances, à ces âmes qui se parlent au-dessus des siècles. Elles sont un peu sœurs, ont connu plus ou moins le même cours. Au sortir du musée, pour corriger mon inculture, je m'étais empressé de m'instruire sur la vie de Turner. J'avais cru y lire des failles que je connaissais bien. Ce n'est pas l'océan qui avait englouti sa mère, mais la folie qui s'était emparée d'elle après la mort de la très jeune sœur du peintre. Ce dernier avait été élevé par un oncle, au bord de la mer du Nord. De cette jeunesse, je croyais percevoir qu'il avait gardé une inquiétude, une fragilité. Si cette peinture m'avait autant touché, c'était peut-être parce que l'artiste qui vénérail le soleil posait sur ses toiles un peu de sa nuit intérieure.

Descendue d'une toile de maître, la foudre s'était abattue sur mon petit théâtre. Le rideau devait tomber, le spectacle de l'orphelin était terminé. Il

n'était plus possible de m'accommoder, de vivre sans savoir. J'avais passé vingt-six années de ma vie en compagnie de fantômes, il était temps de côtoyer les vivants.

Dans l'aube londonienne, ma quête avait commencé. Ce monde rétréci mettait tout à portée de doigts. J'avançais lentement. Parfois, mon regard quittait l'ordinateur pour fuir par la baie vitrée ouvrant sur la ville encore lourde de sommeil. Comme à chaque fois que je venais à Londres, j'étais descendu chez un ami dont l'appartement se nichait au faîte d'une tour d'Embankment, sur les bords de la Tamise. J'aime ce paysage posé aux contreforts du ciel, une plaine de toits semée de flèches d'églises. L'endroit prend les rues de haut, se plaçant au-dessus des passions basses.

Les premiers articles sur lesquels j'étais tombé ne m'avaient rien appris. La mort de mes parents n'était qu'un fait divers. Les vagues de l'actualité étaient passées sur leur bateau comme celles qui l'avaient englouti. Ne restaient que quelques mots, comme des morceaux d'épave rejetés sur une plage d'hiver. J'allais abandonner ma quête quand un lien vers un reportage télévisé sur le sauvetage en mer apparut. Les images défilaient, des mers furieuses qui me semblaient plus abstraites que celles de Turner. Depuis les airs ou au ras de l'eau, des hommes tendaient la main à d'autres. Puis un visage rond et fort occupa l'écran. Avec un nom en incrustation : René Le Calc'h, président de la station de la Société nationale de sauvetage en mer de Locmaricq. Un nom de bourgade bretonne me renvoyait soudain à mon enfance, à ma nuit, à mon gouffre.

Le patron du canot de sauvetage était interrogé sur les raisons de son engagement.

— Je ne sais pas, moi, répondait René Le Calc'h. Y a pas vraiment de questions derrière tout ça. J'ai fait la pêche pendant quarante ans et, si

j'avais eu un problème, j'aurais bien aimé qu'on vienne me chercher. Alors aujourd'hui, c'est moi qui vais chercher les autres.

— C'est donc par pure générosité ? Par reconnaissance ? insistait la journaliste.

Le Calc'h avait ce visage gravé de ceux qui ont vécu. Une expression bienveillante mais sans sourire superflu.

— La générosité ? Je ne sais pas, moi... C'est grand comme mot, ça ! Comme ce truc que j'ai enfilé trop vite en embarquant tout à l'heure, poursuivait-il en montrant la veste de quart orange dans laquelle il flottait. C'est tout simple cette affaire, j'vous dis. On vous a tendu la main, et puis après, c'est vous qui la tendez.

Des images montraient un Zodiac jouant à saute-vagues sous un ciel d'ardoise. Puis un second sauveteur de Locmaricq était interrogé. Il avait l'air moins gaillard avec ses yeux affaissés sous des arches de sourcils blancs. Sa voix surtout disait l'usure. Le reportage cherchait toujours à percer les secrets de cet engagement.

— Tout comme René dit, répondait l'homme, un certain Ronan Carriou. Y a pas de raison de pas aider...

— Mais rien de particulier ne vous a fait vous décider ? demandait encore la journaliste, désespérant de recueillir une réponse tissée de plus de quatre mots.

L'homme semblait réfléchir, hésiter. Essayait de se raccrocher à son camarade dont le visage immobile ne lui était d'aucun secours.

— Ben, l'année avant que je rejoigne le canot, y a bien un truc qui m'a marqué. Ça a joué, sans doute... Dans la vie, vous prenez parfois une tape

dans le dos. Mais bon, c'était il y a vingt-cinq ans...

— Vingt-six ans, corrigea Le Calc'h.

Son compagnon le regarda, surpris. Puis il baissa les yeux.

— Qu'est-ce qui s'est passé il y a vingt-six ans ? demandait la journaliste en se tournant vers René.

Le Calc'h eut un mouvement de sourcils qui signifiait : « Ah ça ! » Et se contenta de désigner son comparse du menton.

— Qu'est-ce qui est arrivé à l'époque ? demanda l'intervieweuse en se tournant vers Ronan Carriou.

L'interpellé haussa les épaules, avec l'air fermé de celui qui s'en veut de l'avoir ouverte.

— Oh, ça n'a pas d'importance. En mer, c'est toujours les mêmes histoires...

Mon cerveau sans cesse refaisait la soustraction. Il y a vingt-six ans, 1974. L'année où je devins orphelin quand la mer avala et ma mère et mon père au large de Locmaricq.

Avec leurs silences autant que leurs mots, ces sauveteurs bretons m'avaient parlé. En cet hiver 1974, il s'était passé quelque chose qui dépassait la simple course de la fatalité. Et la charge tragique était assez lourde pour que son poids se fasse toujours sentir aujourd'hui. De simples péris en mer, mes parents devenaient les ombres d'un grand mystère.

Dehors, la nuit cédait du terrain. Des lueurs violettes s'emparaient du ciel anglais. Certains dévoilements ne peuvent se produire qu'à l'aurore. Il

fallait que je sache. Non savoir pour savoir, mais savoir pour aimer. C'était la condition, je le comprenais enfin.

© *Éditions Gallimard, 2024.*

# ARNAUD DE LA GRANGE

## La promesse du large

« Je vais au désert. Je m'enfonce en mer comme d'autres vont dans les sables, pour y chercher le silence et une part d'eux-mêmes. Il est trop tôt pour rentrer. Cela m'est apparu comme une évidence au sortir d'une nuit de veille. Je n'ai fait qu'une partie du chemin, je suis resté au bord. Pour descendre plus profond, il me faut du poids, donc de la solitude. Traîner en route, être à l'écart. J'ai besoin du large. »

Aidan a perdu père et mère dans un naufrage quand il n'était que nourrisson. Élevé par ses grands-parents, l'adolescent a préféré occulter son histoire familiale. À l'âge de vingt-six ans, il décide de remonter la trace de ses parents. Le jeune homme retourne dans le petit port de Bretagne au large duquel le couple a disparu. Dans ce village, il se heurte à une culpabilité collective à l'égard de cette tragédie maritime mais il rencontre aussi une jeune femme passionnée d'art et d'océan. Leurs destins vont se trouver inexorablement liés.

Ce roman explore le poids des blessures intimes refoulées, qui entravent la marche. Empreint de poésie, il est aussi un cri d'amour à la mer, dernier espace de liberté et refuge des âmes blessées. L'histoire d'une renaissance par la nature et la beauté du monde.

*Arnaud de La Grange est notamment l'auteur de deux romans, Les vents noirs (prix Jules-Verne) et Le huitième soir (prix Roger-Nimier).*

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

NOUVELLES D'AFRIQUE (direction d'ouvrage), 2003.

SILLAGES D'AFRIQUE (avec Michaël Pitiot et Alban Tarneaud), 2003.

IRAK, ANNÉE ZÉRO, récit (avec les photos de Thomas Goisque et les illustrations de Bertrand de Miollis), 2004.

LE HUITIÈME SOIR, roman, 2019 (Folio n° 6925). Prix Roger-Nimier 2019, prix littéraire de l'armée de terre Erwan-Bergot 2019.

### *Chez d'autres éditeurs*

MONDES REBELLES (avec Jean-Marc Balencie), Michalon, 1996.

LES GUERRES BÂTARDES, essai (avec Jean-Marc Balencie), Perrin, 2008 (Tempus Perrin, 2009).

LES VENTS NOIRS, roman, JC Lattès, 2017. Prix Jules-Verne 2018.

# TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicace

Exergue

J'ai grandi face à l'assassin...

La mort plane au-dessus des bateaux...

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre  
*La promesse du large* d'Arnaud de La Grange  
a été réalisée le 5 février 2024  
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073038791 - Numéro d'édition : 615223)

Code produit : Q00738 - ISBN : 9782073038821.

Numéro d'édition : 615226

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.